empêcher par tous les moyens cette union redoutable, entretenant la division entre les puissances européennes, soutenant contre Barberousse la résistance de l'Italie, attirant à lui par d'amples concessions commerciales les marchands de Venise, de Gênes, de Pise et d'Ancône, s'efforçant sans cesse de gagner l'alliance de quelqu'un des grands états d'Occident. C'est ainsi qu'au début de son règne il s'était appuyé sur l'Allemagne. Plus tard, vers la fin de sa vie, il inclinait vers l'alliance française. Il était alors en lutte ouverte avec l'empereur Frédéric Barberousse, et surtout il s'ingéniait à trouver des soutiens contre lui. Celui du roi Louis VII lui semblait particulièrement avantageux, et il cherchait attentivement les moyens de se rapprocher de ce prince. Aussi bien l'idée était dans l'air. Dès 1171 ou 1172, le pape Alexandre III, avec qui Manuel était en fort bons termes, avait songé à l'utilité de l'alliance franco-byzantine, et conseillé à Louis VII d'unir par un mariage la maison de France à celle des Comnènes. L'empereur grec trouva donc le terrain tout préparé, quand il se décida à faire des propositions plus formelles.

En 1178, Philippe d'Alsace, comte de Flandre, revenant de Palestine, s'était arrêté à Constantinople. Le basileus, selon l'usage, le reçut fort magnifiquement et, au cours des conversations qu'il eut avec le prince latin, il s'ouvrit à lui de son projet. « L'empereur lui demanda, raconte la chronique d'Ernoult, si le roi Louis de France avait nulle fille à marier, et le comte répondit qu'il en avait une, mais petite était et jeune. Dont lui dit l'empereur Manuel qu'il n'avait que un fils qui était jeune enfant, et que si le roi lui voulait envoyer sa fille pour son fils, que si tôt comme elle